

WOLFRAM EILENBERGER

LES VISIONNAIRES

1933-1943

ALISIO
HISTOIRE

**Au bord du gouffre du XX^e siècle, quatre icônes
mondiales ont incarné, de manière exemplaire
et jusqu'à aujourd'hui, ce que cela signifie de mener
une vie véritablement libre.**

Les années 1933 à 1943 marquent le chapitre le plus noir de la modernité européenne. Face à la catastrophe, quatre femmes philosophes à l'aube de leur 30 ans, Simone de Beauvoir, Simone Weil, Ayn Rand et Hannah Arendt, développent leurs idées visionnaires : sur la relation entre l'individu et la société, l'homme et la femme, le sexe et le genre, la liberté et le totalitarisme, Dieu et l'homme. Leur parcours aventureux en tant que fugitives, activistes, résistantes, les mène du Leningrad de Staline à Hollywood, du Berlin de Hitler au Paris occupé ; mais surtout à des pensées révolutionnaires sans lesquelles notre présent – et notre avenir – ne seraient pas les mêmes.

Auteur du prix Meilleur Essai étranger 2019

Wolfram Eilenberger a étudié la philosophie, la psychologie et la philologie. Il est le fondateur et rédacteur en chef de *Philosophie Magazine* en Allemagne. Son dernier ouvrage, *Le Temps des magiciens* (Albin Michel, 2019) a été lauréat du prix du Meilleur Essai étranger en 2019. *Les Visionnaires* est un best-seller en Allemagne et est en cours de traduction en neuf langues.

ISBN : 978-2-37935-275-1



9 782379 352751

22,90 €

Prix TTC France

Rayons : Histoire, Philosophie



ALISTIO
HISTOIRE

Les Visionnaires

1933-1943

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter !

Alisio s'engage pour une fabrication écoresponsable !

« Des livres pour mieux vivre », c'est la devise de notre maison.
Et vivre mieux, c'est vivre en impactant positivement le monde qui nous
entoure ! C'est pourquoi nous avons fait le choix de l'écoresponsabilité.

Pour en savoir plus, rendez-vous sur notre site.

Titre original : *Feuer der Freiheit*

Copyright : © Wolfram Eilenberger, 2020

© Klett-Cotta - J. G. Cotta'sche Buchhandlung Nachfolger GmbH,
Stuttgart, 2020

Publié avec l'accord de Michael Gaeb Literary Agency, Berlin,
dûment représenté par Books And More Agency #BAM, Paris, France.

Tous droits réservés.

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber
avec Noémie Juglet pour les textes en anglais

Suivi éditorial : Hélène Bihéry

Relecture-correction : Christel Desmaris

Maquette : Ma petite FaB – Laurent Grolleau

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

Photos de couverture :

Hannah Arendt : © dpa picture alliance/Alamy Stock Photo

Simone de Beauvoir : © Gisele Freund/Photo Researchers History/Getty
Images

Ayn Rand : © CSU Archives/Everett Collection/Bridgeman Images

Simone Weil : © Apic/Getty Images

© 2022 Alisio, une marque des éditions Leduc
10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée- Buffon
75015 Paris – France
ISBN : 978-2-37935-275-1

Wolfram Eilenberger

Les Visionnaires

1933-1943

Traduit de l'allemand par Isabelle Liber
avec Noémie Juglet
pour les textes en anglais

Λ L I S I O
HISTOIRE

*À Venla et Kaisa,
femmes en chemin.*

*Croyais-tu peut-être
que je dusse haïr la vie,
fuir dans les déserts... ?*

Johann Wolfgang von Goethe, *Prométhée* (1789)
traduction de Jacques Porchat, 1860

*Fool me once, fool me twice
Are you death or paradise?*

Billie Eilish, *No Time To Die* (2020)

Sommaire

I^{re} partie

Étincelles

11

Le projet · Dans la force de l'âge · La situation · Péchés mortels · La morale · Mission · Inspiration · Transe · Idiots · Hardi ! · Sur la brèche · En toute logique · L'étrangère · Sans barrières · Gouffre · Présent

II^e partie

Exils

41

Filet · Le cas de Rahel · Éclairée · Polyphonie · Le caractère allemand · Échappatoire · Foudres · Révolution · Inquiétude · Troisièmes voies · Armée du salut · Testament · Menace · Une autre · Isolement · Potion magique · Murs · Une « machine à écrire » · Étouffement · Idéaux · Nietzsche et moi · Tension socratique

III^e partie

Expériences

87

Accusée · Avant le jugement · Égoïste · Seconde main · Action · Mœurs de province · Le principe Olga · Enorceleurs · Rôles · Efflorescences du spirituel · Tout en bas · À la chaîne · Connaissance et intérêt · Limites de la croissance · Sens dessus dessous · *Modern Times* · Anéantissement · Parole de la loi · Foyers · Contradictions · La question personifiée · *Terra incognita* · Exclusions

IV^e partie

Entourage

137

Nous les vivants · Reconquête du moi · Howard Roark · Égocentrisme sensuel · Une union dans le Connecticut · De front · Sombres procès · La tribu et « Stups » · Amour du prochain · Le tournant d'Arendt · *Paris is for lovers* · Le pacte en question · Aimer librement · Affinités électives · *Melancholia* · Tourments · Morale de l'arrière · Spirale de la déshumanisation · Mots vides · Fausses oppositions · Prophétie

V^e partie

Événements

189

Dans l'impasse · Accents cléments · Le royaume de Dieu · Dérailson · Lumière aveugle · Retour aux sources · Bloquée · Hymne · La raison du mythe · Gratte-ciel · Idée de génie · *Ecce Homo* · Poison de la reconnaissance · Aurore · Sens unique · Les plus vastes mensonges · Fortune sauvée · Éthique de la tribu · Dépendance anormale · Sans avenir · Certitude · À leur image · Guerre des mondes · La nouvelle situation · Face à la peur

VI^e partie

Violence

241

Le tableau de l'*Iliade* · Connais-toi toi-même ! · Géométrie du hasard · Mort et temps · Une tendresse unique · Parachutistes · Exode · En situation · Rien que la liberté · Offensive · Retour à Paris · Le projet Hegel · Une femme résolue · La lie de la terre · Cadavres vivants · Transit · L'ange de l'histoire · Incidents · Le principe Toohey · Trompeuse égalité · *Manhattan Transfer* · Le patriotisme constitutionnel de Rand · *I want you!*

VII^e partie

Liberté

289

Un parfum de liberté · Enfin l'émancipation · Positivité · La fête des moissons · L'attente · Sans moi · Sans nous · Sans opium · Éthique de l'acceptation · Détachement total · Traversée · *This means you!* · Nouveau désarroi · Trompeuse unité · Point de vue cosmopolite · Cercles restreints · La malédiction de Nietzsche · Dynamiteur à l'américaine · *Social distancing* · La défense de Roark · Le verdict

VIII^e partie

Feu

347

En grève · Non-fiction · *Deal!* · En train · Dépassement créatif · L'avenir s'ouvrira · Une bouteille à la mer · Au bord du gouffre · Origines · À chacun son destin · *Fruit fools* · Insolubilité · Démission · Pleine conscience

Conclusion : Percées

371

Remerciements

377

Notes de fin

379

I^{re} partie

Étincelles

1943

*Beauvoir en verve, Weil en transe,
Rand hors d'elle et Arendt en plein cauchemar*

LE PROJET

« À quoi bon commencer si l'on doit s'arrêter¹ ? » Plutôt pas mal pour un début. Oui, c'était bien le sujet de cet essai : la tension entre la finitude de notre existence et l'infinitude manifeste du monde. Un abîme qui, à peine la voix de la réflexion s'éveillait-elle, menaçait de livrer à l'absurde chaque plan, chaque projet, chacun des objectifs qu'on s'était fixé, peu importe qu'il s'agît alors de conquérir la Terre entière ou simplement de cultiver son jardin². En fin de compte, cela revenait au même. Sinon un Autre, ce serait le temps lui-même qui précipiterait un jour dans le néant et l'oubli l'œuvre accomplie, comme si elle n'avait jamais été. Un destin aussi certain que notre propre mort.

Pourquoi dès lors faire quelque chose plutôt que rien ? Ou mieux, pour reprendre l'approche classique d'un questionnement en trois

parties : « Quelle est donc la mesure d'un homme ? Quels buts peut-il se proposer, et quels espoirs lui sont permis³ ? » Oui, ça se tenait. Elle avait enfin trouvé la bonne structure !

Depuis la table où elle était assise, à l'étage du café de Flore, Simone de Beauvoir observait les passants. Ils étaient là. Les autres. Chacun et chacune avec une conscience propre. Cheminant avec leurs peurs et leurs soucis bien à eux, leurs projets et leurs espoirs. Tout comme elle. Elle était une parmi des milliards. Et cette pensée la faisait chaque fois frissonner.

Beauvoir n'avait pas accepté d'emblée. Notamment à cause du sujet proposé par l'éditeur, Jean Grenier. Pour un recueil d'essais sur les tendances idéologiques les plus influentes de l'époque, il lui avait demandé un texte sur l'« existentialisme⁴ ». En réalité, ni Sartre ni elle n'avaient jusque-là revendiqué ce terme. C'était une invention récente des rubriques littéraires, rien de plus.

Avec une thématique pareille, on atteignait à des sommets d'ironie. Car s'il y avait bien un leitmotiv qui avait guidé son chemin et celui de Sartre au cours des dix années passées, c'était le refus catégorique de se glisser volontairement dans les cases prévues par d'autres. Une forme de révolte qui avait été au cœur de leur projet – et l'était encore aujourd'hui.

DANS LA FORCE DE L'ÂGE

Que les autres parlent d'« existentialisme » si cela leur chantait, elle prendrait soin quant à elle d'éviter ce terme. Elle se contenterait plutôt de faire ce qui depuis toujours, depuis les premières pages noircies dans ses journaux de jeune fille, lui paraissait

le plus important : se consacrer avec la plus grande attention possible aux questions qui hantaient son existence – et dont elle ne connaissait pas encore les réponses. Étrangement, les questions étaient les mêmes aujourd’hui qu’hier. À commencer par la question du sens que pouvait avoir sa propre existence. Et celle de l’importance des autres pour notre vie.

Ce qui avait néanmoins changé, en ce printemps de l’année 1943, c’est que Simone de Beauvoir, pour mener cette réflexion, se sentait plus libre et plus sûre d’elle que jamais. Au plus fort d’une guerre mondiale. Au cœur de sa ville occupée. Malgré les cartes de rationnement et les problèmes d’approvisionnement, malgré la privation chronique de café et de tabac (qui poussait Sartre, désespéré, à ramper chaque matin sur le sol du Flore à la recherche des mégots de la veille), malgré les brimades des contrôles quotidiens et les couvre-feux, malgré l’omniprésence de la censure et des soldats allemands qui, même ici, à Saint-Germain-des-Prés, s’ébattaient dans les cafés avec une indécence de plus en plus crasse. Tant qu’elle disposait de temps et de calme pour écrire, tout le reste était encore supportable.

En automne, son premier roman paraîtrait chez Gallimard⁵. Un autre, fin prêt, attendait dans un tiroir⁶. Une pièce de théâtre était déjà bien avancée elle aussi⁷. Venait à présent le tour du premier essai philosophique. Sartre, de son côté, avait remis à son éditeur les presque mille pages de *L’Être et le Néant*, qui n’attendait plus que d’être imprimé. Dans un mois, on fêterait au Théâtre de la Cité la première des *Mouches*. Sa pièce la plus politique à ce jour.

C’était là la récolte intellectuelle d’une décennie entière passée aux côtés de Sartre à forger ensemble une nouvelle manière

de philosopher. Et aussi – car l'un n'allait pas sans l'autre – de nouvelles façons de mener leur vie, aussi bien privée que professionnelle, littéraire et érotique.

Du temps de leurs études de philosophie à l'École normale supérieure – Sartre avait invité Beauvoir à venir lui expliquer chez lui la pensée de Leibniz –, ils avaient déjà conclu un pacte amoureux hors du commun, se promettant mutuellement une fidélité et une sincérité intellectuelles absolues – tout en n'excluant pas d'autres attirances. Ils seraient absolument nécessaires l'un à l'autre, et volontiers contingents pour d'autres. Une dyade dynamique dans laquelle, selon leur volonté, se refléterait le vaste monde. Depuis, ce modèle les avait guidés vers des horizons et des aventures toujours renouvelés : de Paris à Berlin et Athènes ; de Husserl à Hegel en passant par Heidegger ; des traités aux pièces de théâtre en passant par les romans. De la nicotine et la mescaline aux amphétamines. De la « petite Russe » à la « toute petite Russe » en passant par le « petit Bost ». De Nizan et Merleau-Ponty à Camus. Ce pacte les accompagnait toujours, les soutenait même mieux et plus fermement que jamais : « Vivre un amour, c'est se jeter à travers lui des buts neufs⁸ », écrira Beauvoir.

Leur obligation de service hebdomadaire d'enseignants en philosophie (16 heures maximum) ne suscitait désormais qu'un engagement modéré de leur part. Plutôt que de se conformer au programme, ils invitaient leurs élèves à débattre librement à l'issue de brefs exposés – toujours avec succès. Mais au moins, les factures étaient payées. En tout cas en partie. Ils n'avaient pas en effet qu'à subvenir à leurs propres besoins, mais aussi à ceux de larges pans de leur « famille ». Après cinq ans passés à Paris, Olga n'en était toujours qu'à ses débuts de comédienne.

Le petit Bost peinait lui aussi à joindre les deux bouts avec ses piges de journaliste, et la sœur cadette d'Olga, Wanda, continuait de chercher désespérément la voie qui lui conviendrait vraiment. Seule Nathalie Sorokine, la dernière venue, était indépendante : dès le début de la guerre, elle s'était spécialisée dans le vol de bicyclettes et gérait à présent un circuit clandestin – apparemment toléré par les nazis –, parfaitement organisé et de mieux en mieux fourni.

LA SITUATION

L'expérience de la guerre et de l'Occupation avait encore resserré leurs liens. Au cours des derniers mois notamment, de l'avis de Beauvoir, qui était la véritable chef de famille, leur vie commune avait trouvé son rythme de croisière. Chacun et chacune savourait son rôle sans s'y sentir cantonné. Tous et toutes connaissaient leurs exigences et leurs droits sans les revendiquer outre mesure. Ils étaient heureux chacun à leur façon et ne s'ennuyaient jamais en famille.

Si l'imminence du verdict inquiétait Beauvoir, ce n'était donc pas seulement pour elle-même. Depuis plus d'un an, les fouinarde des autorités de Vichy menaient l'enquête. La mère de Sorokine, en ouvrant un tiroir, était tombée par hasard sur la correspondance intime de sa fille avec son ancienne enseignante en philosophie. Elle avait alors fait ses propres recherches, avant d'adresser le dossier aux autorités. Le procédé, signalait-elle dans sa plainte, était toujours le même : Beauvoir se liait d'abord d'amitié avec des étudiantes ou ex-étudiantes qui l'admiraient, les dévergondaient sexuellement, puis les cédait même au bout d'un certain temps à son concubin de longue date, l'enseignant en philosophie et

écrivain Jean-Paul Sartre. Le principal chef d'accusation portait ainsi désormais sur des faits d'« incitation à la débauche⁹ » – si bien qu'en cas de culpabilité avérée, Beauvoir devait s'attendre à des sanctions dont l'exclusion définitive de l'enseignement serait encore la moins grave.

Pour l'heure, une seule chose était certaine : convoqués, Sorokine, Bost et Sartre avaient tenu leur langue. Hormis les fameuses lettres finalement peu probantes adressées à Nathalie Sorokine, il n'y avait donc pas de preuves directes – mais quantité d'indices, en revanche, qui montreraient aux fouinards du régime de Pétain de quel côté du spectre politique se rangeait Beauvoir en tant qu'enseignante, et ce pour quoi elle s'engageait, toute son existence à l'appui.

Plutôt que dans un appartement, Beauvoir et Sartre logeaient depuis des années dans des hôtels du quartier du Montparnasse. C'était là qu'ils dansaient et riaient, cuisinaient et buvaient, se disputaient et couchaient tous les deux. Sans contrainte extérieure. Sans règle ultime. Et surtout – autant que possible – sans fausse promesse ni renoncement. Un simple regard, un frôlement léger, une nuit passée à veiller ensemble... N'étaient-ce pas là les étincelles qui attiseraient le feu d'une vie toujours renouvelée ? Ils voulaient le croire. Car pour les deux philosophes, l'être humain n'était au plus près de lui-même que lorsqu'il débutait.

On n'arrive jamais nulle part. Il n'y a que des points de départ. À chaque homme l'humanité prend un nouveau départ. Et c'est pourquoi le jeune homme qui cherche sa place dans le monde ne la trouve pas d'abord et se sent délaissé [...]¹⁰.

Voilà aussi pourquoi ils avaient emmené avec eux à Paris Olga, Wanda, le petit Bost et Sorokine depuis la province, pourquoi ils les avaient pris sous leur aile, soutenus, encouragés et financés. Pour soustraire ces jeunes gens à un abandon manifeste et les conduire vers la liberté, les encourager à inventer leur propre place dans le monde plutôt que de se contenter de celle qu'on leur attribuait. C'était un acte d'amour et non d'assujettissement, d'éros vivant et non de libertinage aveugle. Un acte garant de l'humanité. « L'homme n'est qu'en se choisissant, estimait en effet Beauvoir ; s'il refuse de choisir, il s'anéantit¹¹. »

PÉCHÉS MORTELS

Pour autant qu'il y ait eu d'après leur nouvelle philosophie quelque chose qui puisse prendre la place du « péché » devenue vacante à la mort de Dieu, c'était précisément le refus délibéré de cette liberté. Cette destruction dont on se rendait soi-même coupable, il convenait à tout prix de l'éviter. Aussi bien pour soi que pour l'Autre. Aussi bien personnellement que politiquement. Ici et maintenant, au nom de la vie et en son hommage. Et non pas, comme l'enseignait apparemment depuis sa province allemande l'« existentialiste » supposé Martin Heidegger, au nom d'un « Être-vers-la-mort ». « L'être humain existe sous forme de projets qui sont non projets vers la mort, précisera Beauvoir, mais projets vers des fins singulières. [...] Ainsi on n'est pas *pour* mourir¹². »

Par conséquent, le seul Être qui comptât était l'Être de ce monde ; les seules valeurs constitutives étaient des valeurs d'ici-bas ; leur seule origine vraiment fondamentale résidait en la volonté d'un sujet libre de saisir sa liberté. Voilà au fond ce que cela signifiait, *exister* en tant qu'être humain.

Or, c'était justement cette façon d'exister, son anéantissement et son éradication que Hitler et les siens visaient. Tel avait été leur but trois ans plus tôt, quand ils avaient entre autres envahi le pays de Beauvoir : pouvoir, après leur victoire finale sur le monde entier, prescrire et imposer à tous, jusqu'au dernier être humain sur terre, comment on devait écrire son essai ou même seulement cultiver son jardin.

Vraiment, elle avait mieux à faire que de se soucier du jugement de ces fascistes coincés. Qu'ils l'excluent donc de l'enseignement ! Elle saurait bien se réinventer ! Surtout maintenant, avec toutes ces portes qui semblaient s'ouvrir à elle.

LA MORALE

Beauvoir avait hâte d'en discuter. Ce soir, on irait voir la répétition générale de la dernière pièce de Sartre. Après ça, comme toujours, on sortirait. Camus serait de la partie lui aussi. Si elle suivait correctement le cours de ses pensées jusque-là, celles-ci débouchaient même sur la possibilité d'une nouvelle destinée de l'être humain en tant qu'être agissant. Une destinée qui ne devait ni être vide de sens comme chez Sartre ni rester nécessairement absurde comme chez Camus. Avec son essai, elle présenterait une autre possibilité. Une troisième voie qui était la sienne.

Selon elle, la mesure de l'action humaine naturelle était en effet intrinsèquement limitée par deux extrêmes : d'une part celui de l'envahissement totalitaire, d'autre part celui d'une autosuffisance absolument asociale. Plus concrètement, l'action humaine se situait entre le but nécessairement solitaire de la conquête du monde entier et l'aspiration tout aussi solitaire à cultiver son

seul jardin. Car voilà : il y avait d'autres êtres humains en plus de soi – il suffisait de regarder par la fenêtre pour le voir. Sur ce fondement, les buts de l'engagement moral avaient donc eux aussi à se situer entre deux seuls extrêmes : d'un côté, celui de la pitié désintéressée et forcément détachée pour *tous* les autres êtres humains en souffrance et, de l'autre, celui de l'intérêt exclusif pour des affaires purement personnelles. Dans une scène de la vraie vie : « Cette jeune femme s'irrite parce qu'elle a des souliers percés qui prennent l'eau [...]. Cependant, voici une autre femme qui pleure sur l'horreur de la famine chinoise¹³. »

Simone de Beauvoir avait vécu cette situation un jour. La jeune femme aux souliers troués n'était autre qu'elle-même (ou plutôt : une ancienne version d'elle-même) ; celle en pleurs, sa condisciple d'alors, Simone Weil. Jamais par la suite, elle n'avait rencontré personne capable de fondre spontanément en larmes à l'annonce d'une catastrophe lointaine sans aucun lien avec son propre destin. Cette autre Simone, encore aujourd'hui, demeurait un mystère pour elle.

Beauvoir s'arrêta, regarda l'heure. Il était temps. Dès le lendemain matin, elle reviendrait s'installer au café de Flore et se pencherait à nouveau sur cette question.

MISSION

En ce début d'année 1943, comme Simone de Beauvoir, cette fameuse Simone Weil est elle aussi bien décidée à emprunter des chemins radicalement nouveaux. La gravité de la situation ne lui laisse pas le choix. Au printemps, la Française de trente-quatre ans est plus que jamais convaincue de faire face à un

ennemi qui justifie même le plus grand sacrifice possible. Pour une personne profondément pétrie de sentiment religieux telle que Simone Weil, ce sacrifice ne consiste cependant pas à donner sa vie, mais à prendre celle d'un autre.

« Si je suis prête à tuer des Allemands en cas de nécessité stratégique, note-t-elle au printemps dans son journal, ce n'est pas parce que j'ai souffert de leur fait – Ce n'est pas parce qu'ils ont la haine de Dieu et du Christ. C'est parce qu'ils sont les ennemis de toutes les nations de la terre, y compris ma patrie et que malheureusement, à ma vive douleur, à mon extrême regret, on ne peut pas les empêcher de faire du mal sans tuer un certain nombre d'entre eux¹⁴. »

De New York, où elle a accompagné ses parents dans leur exil, elle embarque fin octobre 1942 sur un cargo à destination de Liverpool, dans l'intention de rallier en Angleterre les Forces françaises libres sous le commandement du général de Gaulle¹⁵. Au cours de ces semaines et ces mois décisifs pour la guerre, rien n'est plus douloureux pour Weil que la pensée de se trouver loin de chez elle, loin de son peuple. À son arrivée au quartier général de Londres, elle informe donc aussitôt les responsables de son souhait le plus ardent : partir en mission sur le sol français et, s'il le faut, y mourir en martyr pour sa patrie. Pourquoi pas comme parachutiste ? Elle a, dit-elle, soigneusement étudié les manuels correspondants. Ou alors comme agent de liaison avec les camarades sur place, dont elle connaît d'ailleurs certains personnellement puisqu'elle a participé activement à la Résistance ces dernières années, aux côtés du réseau jésuite du Témoignage chrétien. Le mieux, cependant, serait d'être à la tête d'une mission spéciale qu'elle a imaginée et qui – elle en est convaincue – pourrait être décisive pour la guerre. Son projet

consiste en la création d'une formation d'infirmières françaises de première ligne, exclusivement mobilisée aux endroits les plus dangereux pour porter secours aux blessés directement sur les champs de bataille. Et Weil dispose des connaissances médicales requises : comme elle le dit, elle a suivi à New York les cours de la Croix-Rouge. Placé en première ligne, ce commando spécial pourrait sauver nombre de vies précieuses, explique Simone Weil qui, pour appuyer ses dires, présente aux membres de l'état-major une liste sélective d'ouvrages spécialisés en chirurgie.

Mais la véritable valeur de ce commando résiderait selon elle surtout dans sa force symbolique, sa valeur *spirituelle*. Semblable à toutes les guerres, poursuit-elle comme transportée, celle d'aujourd'hui est aussi en premier lieu une guerre des mentalités – et donc une guerre de propagande. Or, dans ce domaine, l'ennemi s'est révélé jusqu'ici supérieur, et de la pire manière qui soit. Qu'on songe seulement à la S.S. hitlérienne et à la réputation qui la précède désormais dans toute l'Europe :

« Les S.S. constituent une expression parfaite de l'inspiration hitlérienne. Au front, [...] ils ont l'héroïsme de la brutalité [...]. Mais nous pouvons et devons montrer que nous avons une qualité de courage différente, plus difficile et plus rare. Le leur est d'une espèce brutale et basse ; il procède de la volonté de puissance et de destruction. Comme nos buts sont différents des leurs, notre courage procède aussi d'une tout autre inspiration.

Aucun symbole ne peut mieux exprimer notre inspiration que la formation féminine proposée ici. La simple persistance de quelques offices d'humanité au centre même de la bataille, au point culminant de la sauvagerie, serait un défi éclatant à cette sauvagerie que l'ennemi a choisie et qu'il nous impose à notre

tour. Le défi serait d'autant plus frappant que ces offices d'humanité seraient accomplis par des femmes et enveloppés d'une tendresse maternelle. En fait ces femmes seraient une poignée et le nombre de soldats dont elles pourraient s'occuper serait proportionnellement petit ; mais l'efficacité morale d'un symbole est indépendante de la quantité.

[...] Ce serait la représentation la plus éclatante possible des deux directions entre lesquelles l'humanité doit aujourd'hui choisir¹⁶. » Une nouvelle fois dans l'histoire du pays, explique Simone Weil, le salut consisterait ainsi à opposer à l'esprit de l'idolâtrie une forme authentique de foi. Ce qu'elle envisage, en résumé, c'est une sorte d'anti-S.S. féminine dans l'esprit de la Pucelle d'Orléans : elle en a d'ores et déjà consigné tous les détails par écrit. Quand elle remet en mains propres son projet à Maurice Schumann, son ancien camarade d'études, celui-ci lui promet de le soumettre à la décision du général de Gaulle. Et la raccompagne personnellement à la caserne où elle loge.

Comme s'y attendait Schumann, il ne faut que quelques secondes à de Gaulle pour évaluer le « commando des infirmières » et conclure : « Mais elle est folle¹⁷ ! » Raison pour laquelle tout autre type d'intervention sur le sol français est, comme tous en conviennent, jugé rigoureusement exclu dans le cas de Weil. Bien trop risqué. Il n'y a qu'à la regarder. Elle n'a que la peau sur les os, et elle n'y voit strictement rien sans lunettes. Physiquement, déjà, elle ne serait pas à la hauteur d'une telle épreuve. Sans parler de la pression psychologique.

En dépit de son excentricité manifeste, argue cependant Schumann, Weil est une personne éminemment intègre et, surtout, un esprit d'exception : diplômée en philosophie de l'École

normale supérieure, polyglotte, surdouée en mathématiques, avec une longue expérience dans le journalisme et le syndicalisme. Pourquoi ne pas exploiter ces compétences ?

C'est ainsi que Weil, au lieu d'être autorisée à mourir au front pour ses idéaux, se voit confier par ses supérieurs une mission spéciale d'un tout autre type : développer des plans et des scénarios de la reconstruction politique française pour la phase qui fera suite à la défaite de Hitler et à la prise de pouvoir par le gouvernement en exil.

Terriblement déçue mais sans contredire ouvertement les ordres, Simone accepte sa mission, se terre dans une chambre d'hôtel transformée pour elle en bureau, au 19, Hill Street – et s'attelle à ce travail de réflexion.

INSPIRATION

Dans l'histoire de l'humanité, peu d'individus sans doute auront été plus productifs intellectuellement sur une période de quatre mois que la résistante philosophe Simone Weil en cet hiver londonien de l'année 1943 : elle rédige des écrits sur la théorie constitutionnelle, sur la révolte et sur un nouvel ordre politique européen, une étude sur les racines épistémologiques du marxisme, sur la fonction des partis dans une démocratie. Elle traduit une partie des *Upanishad* du sanskrit en français, rédige des traités sur l'histoire religieuse de la Grèce et de l'Inde, sur la théorie des sacrements et la sacralité de la personne dans le christianisme et, sous le titre *L'Enracinement*¹⁸, une refonte de trois cents pages de l'existence culturelle de l'être humain dans la modernité.

Comme le laisse entrevoir son « Projet d'une formation d'infirmières de première ligne », Weil situe l'urgence réelle de cette époque dans le champ des idées et de l'inspiration. D'après son analyse, le continent européen, à la source de pas moins de deux guerres mondiales en seulement deux décennies, souffre depuis longtemps déjà d'un délitement désastreux des valeurs et idéaux culturels et politiques qui le fondent. En vérité, explique-t-elle en février à l'état-major de la Résistance française dans un texte du même nom, « cette guerre est une guerre de religion¹⁹ ».

L'Europe reste au centre du drame. Du feu jeté sur la terre par le Christ, et qui peut-être était le même que le feu de Prométhée, quelques charbons brûlants étaient restés en Angleterre. Cela a suffi pour empêcher le pire. [...] Nous restons perdus si de ces charbons et des étincelles qui crépitent sur le continent il ne sort pas une flamme capable d'allumer l'Europe.

Si nous sommes délivrés seulement par l'argent et les usines de l'Amérique, nous retomberons d'une manière ou d'une autre dans une autre servitude, équivalente à celle que nous subissons. Il ne faut pas oublier que l'Europe n'a pas été subjuguée par des hordes venues d'un autre continent ou de la planète Mars, et qu'il suffirait de chasser. L'Europe souffre d'une maladie interne. Elle a besoin d'une guérison. [...] Les pays subjugués ne peuvent opposer au vainqueur qu'une religion.

[...] Les communications ennemies [...] deviendraient impossibles si l'incendie d'une véritable foi se propageait sur tout ce territoire²⁰.

Afin d'initier ce processus de guérison, militairement d'abord, puis politiquement et culturellement, il conviendrait donc

d'« insuffler une inspiration²¹ » nouvelle au continent – en se fondant plus particulièrement, d'après Weil, sur les textes de Platon et du Nouveau Testament. Car quiconque souhaite une véritable guérison doit, surtout aux heures les plus sombres, se référer à des sources qui ne sont pas seulement de ce monde.

Cela valait en premier lieu pour sa patrie, la France, pays d'origine de l'élan libertaire de 1789, qui, de toutes les nations belligérantes, était celle à être tombée le plus bas spirituellement. Asservie par les troupes hitlériennes presque sans coup férir à l'été 1940, en seulement quelques semaines, la France restait désormais tributaire d'une aide extérieure jusqu'à sa libération et, en tant que peuple, avait perdu toute foi élémentaire en elle-même. En d'autres termes, elle se montrait à cette époque profondément ébranlée dans le besoin le plus important et le plus profond de l'âme humaine : celui d'un « enracinement ».

L'enracinement est peut-être le besoin le plus important et le plus méconnu de l'âme humaine. C'est un des plus difficiles à définir. Un être humain a une racine par sa participation réelle, active et naturelle à l'existence d'une collectivité qui conserve vivants certains trésors du passé et certains pressentiments d'avenir. Participation naturelle, c'est-à-dire amenée automatiquement par le lieu, la naissance, la profession, l'entourage. Chaque être humain a besoin d'avoir de multiples racines. Il a besoin de recevoir la presque totalité de sa vie morale, intellectuelle, spirituelle, par l'intermédiaire des milieux dont il fait naturellement partie. [...]

Il y a déracinement toutes les fois qu'il y a conquête militaire [...]. Mais quand le conquérant reste étranger au territoire dont il est devenu possesseur, le déracinement est une maladie presque mortelle pour les populations soumises. Il atteint